

v. O. Mallon (1926). Dauthendey: *Ges. Nov. u. Romane* (6.—8. Taus, bereits 1925). Eulenberg: *Gegen Shaw. Eine Streitschrift* (1925). Hebel: Die verharmlosenden Wertungen sind nach den Beobachtungen Benjamins nicht mehr haltbar. Kraus: *Die Dritte Walpurgisnacht*. Laukhard: *Sammlung erbaulicher Gedichte für alle die, welchen es Ernst ist ...* (1796). A. W. Schlegel: *Krisenjahre d. Frühromantik. Briefe aus d. Schlegelkreis*, hg. v. J. Körner (3 Bde., 1936—1958). K. Schlegel: *Briefe*, nhg. 1913. Schnitzler: Die Jahreszahlen sind sehr häufig falsch; *Sterben 1892*, nicht 1895, *Leutnant Gustl 1900*, nicht 1901, usw. Seume: *Mein Sommer 1805* (nhg. v. P. Goldammer, 1968); es sind einzelne Gedichte angeführt, aber die Gesamtausgabe der *Gedichte* (1801) fehlt. E. Weiß: *Radion Markovits, Sibirische Garnison* (ca. 1930, aus d. Ung. übers. v. L. Hatvany, bearb. v. E. W.). Zschokke: Statt unbedeutenderen sollten wesentlichere Werke angeführt werden: *Die Walpurgisnacht* (1812), *Vom Geist des dt. Volks im Anfang des 19. Jhs.* (1820), *Der tote Gast* (1821), *Ein Narr des 19. Jhs.* (1828).

Heinz Härtl

*Sainte-Beuve et la critique contemporaine*. Actes du colloque tenu à Liège du 6 au 8 octobre 1969. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fascicule CXCVIII. Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres » 1972, 210 p., 17×25.

Sainte-Beuve: un nom et une œuvre qui ne cessent de hanter plus d'un critique littéraire contemporain. Pour les uns, Sainte-Beuve est la bête noire qu'ils poursuivent sans merci, qu'ils raillent et dont ils veulent complètement effacer la moindre trace qu'il ait pu laisser dans l'esprit critique de nos jours. Pour d'autres, Sainte-Beuve est critique dont l'œuvre était un essai sérieux d'interpréter les œuvres littéraires, qui invitait à lire attentivement et avec compréhension, et qui, tout compte fait, se situe au début de l'évolution de la critique littéraire considérée comme une activité scientifique débarrassée de la rigueur normative ou du pur impressionnisme. En tout cas, c'est un auteur dont l'œuvre redevient actuelle à une époque où les méthodes de la critique littéraire font l'objet de vives discussions.

C'était une heureuse idée que d'organiser, dans le cadre de la « Quinzaine française » commémorant le cinquantième anniversaire de la remise de la Croix de la Légion d'Honneur à la ville de Liège, un colloque sur « Sainte-Beuve et la critique littéraire contemporaine ». Il a été tenu du 6 au 8 octobre 1969 et ses actes ont été publiés trois ans plus tard. L'organisation de l'entreprise a été confiée à l'Université de Liège et au Président du colloque M. André Vandegans. L'année 1969 a été bien choisie pour un colloque sur Sainte-Beuve: elle marque non seulement le 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort du critique mais aussi le 120<sup>e</sup> anniversaire des cours que celui-ci a faits à l'Université de Liège.

Les actes du colloque comprennent le texte de neuf communications présentées et les extraits de la discussion qui les a suivies. Le livre préparé et réalisé par les soins de Mme Claudette Delhez-Sarlet, secrétaire du colloque, donne ainsi une idée non seulement de ce qui a été dit et débattu, mais aussi de l'atmosphère amicale et compréhensive dans laquelle ce colloque a eu lieu.

Les auteurs des deux premiers articles se sont proposé de retracer l'histoire des activités de Sainte-Beuve à l'Université de Liège. M. Maurice Piron dans sa communication « Liège et l'affaire Sainte-Beuve » (pp. 23—36) rappelle la première candidature de Sainte-Beuve au poste de professeur de littérature comparée et générale que le critique a obtenu le 31 mai 1831 mais qu'il n'est pas venu occuper. Dans la suite, M. Piron résume l'histoire de la seconde candidature de Sainte-Beuve au poste de professeur à Liège où il est cette fois venu et où il a prononcé le 30 octobre 1848 sa leçon inaugurale. Sainte-Beuve a quitté son poste en août 1849, mais cette année représente l'un des chapitres célèbres des études littéraires à Liège. Mlle Françoise Dehousse dans « Le 'Cours d'ancienne littérature' professé à Liège par Sainte-Beuve » (pp. 37—48) essaie de reconstituer, d'après les notes du critique, d'après ses articles et d'après les livres qu'il a utilisés, les cours qu'il y a donnés sur l'ancienne littérature. Le critique lui-même a insisté sur l'importance et sur l'utilité de son séjour liégeois pour son œuvre d'historien: « C'est là [= à Liège], a-t-il dit, que j'ai amassé les matériaux de la plupart de mes causeries du lundi »; ou: « Mes Causeries n'ont été que la monnaie de ce que j'avais amassé pendant ma retraite d'une année ... » (46).

Les trois exposés suivants constituent le plus grand apport du colloque à la connaissance de l'œuvre de Sainte-Beuve et de sa méthode critique. M. Raphaël Molho dans sa « Philosophie critique de Sainte-Beuve » (pp. 55—71) veut tout d'abord dissiper un malentendu dans lequel tombent plusieurs critiques citant abusivement certains passages du *Contre Sainte-Beuve* de Proust qui réduisent la pensée de Sainte-Beuve à une seule phrase, à savoir que « la vie d'un écrivain donne la clef de son œuvre ». « On s'approcherait bien plus du vrai Sainte-Beuve, dit M. Molho, en affirmant, tout au contraire, que pour lui, l'œuvre éclaire la vie et, plus exactement, révèle le moi créateur de l'écrivain ». (58) L'auteur ne dissimule pas le caractère en partie normatif de la critique beuvienne; son désir de diriger et de juger d'après des critères qui méritent « le qualificatif de classiques ». (63) Mais réduire cette critique à quelques formules souvent répétées, serait une fausse interprétation de la place que cet écrivain occupe dans l'histoire de la pensée critique en France. Si ambiguë soit-elle, la critique beuvienne est avant tout « don de soi et compréhension » (63), deux qualités sans lesquelles la critique risque de devenir dépersonnalisée et appauvrie. Ajoutons que si un aspect de l'œuvre littéraire est sa structure matérielle, une somme de rapports en principe formalisables, son autre aspect est et — espérons-le — restera toujours son message humain.

M. Roger Fayolle réfléchit, dans son exposé, sur « Le goût de Sainte-Beuve » (pp. 73—88). Pour le critique, les rapports du goût avec la morale, d'une part, et du goût avec la tradition, d'autre part, étaient les problèmes essentiels. « Que le goût ne soit pas la même chose que la morale, nous le savons à merveille », a dit Sainte-Beuve; mais d'autres citations démontrent que ces deux valeurs ne devraient pas se séparer totalement dans l'art. Le critique ne donne la préférence ni au critique, ni au moraliste, ni à l'homme de goût. On doit choisir les tâches de ces trois hommes d'après l'urgence des périls. Pour ce qui est des rapports entre le goût et la tradition, Sainte-Beuve est plus catégorique: il a dénoncé à plusieurs reprises le souci des auteurs de son époque, de « faire autrement » que leurs prédécesseurs. C'est ce qu'il a reproché à Chateaubriand, Hugo et Musset aussi bien qu'à Balzac. Pour lui, le respect de la tradition est le respect de l'équilibre, de l'« atticisme » dont les modèles restent toujours Homère à l'étranger et en France les auteurs qui ont restauré ce « sentiment grec » depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle: André Chénier, Bernardin de Saint-Pierre, le Chateaubriand des *Martyrs* et de *l'Itinéraire* et Maurice Guérin. » Ainsi les jugements littéraires de Sainte-Beuve trahissent un goût modéré et timide, l'horreur de tout bouleversement et de toute agitation, le souci égoïste de trouver dans la lecture de belles œuvres un refuge contre la dureté des temps, quelque chose qui redonne au critique cette douce volupté où se complaisait le poète: *la volupté tranquille d'un éternel balancement* (Poésies de Joseph Delorme, Au Loisir), « (88) conclue M. Fayolle.

M. Gérard Antoine aborde un sujet qui s'impose chaque fois qu'on a affaire à la critique beuvienne: « Sainte-Beuve et l'esprit de la critique dite 'universaire' » (pp. 105—123). Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rappelé, une fois de plus, l'impropriété du terme de « critique universaire », terme employé par Péguy dans sa querelle avec Lanson ou par Roland Barthes dans sa polémique contre Raymond Picard. A vrai dire, peu de termes employés dans la critique littéraire sont aussi vagues que « critique universitaire ». Actuellement, il existe plus que jamais une variété de méthodes infinie qu'on adopte aux Universités, dit M. Antoine. N'oublions pas que le livre de Charles Mauron sur le mythe personnel, celui de Jean-Paul Weber sur la genèse de l'œuvre poétique ou celui de Jean-Pierre Richard sur l'univers imaginaire de Mallarmé, pour ne citer que quelques exemples, sont des thèses présentées et soutenues à l'Université! Si, comme l'a dit un jour Pierre Moreau, « le professeur se trahit à cette habitude, que l'on peut nommer 'livresque', et qui est, à la vérité, une habitude d'humaniste, de penser au contact de la pensée des autres, de faire des livres sur les livres des autres », et si on peut ainsi définir la critique dite universitaire, comme le propose M. Antoine, celle-ci ne prend pour point de départ qu'un seul aspect de la critique beuvienne.

M. Antoine distingue, chez le critique romantique, deux tendances principales autour desquelles se regroupent ses écrits. Il appelle la première « la critique stylistique » et il la considère comme l'un des secrets de la modernité de Sainte-Beuve critique aussi bien que poète. L'auteur récapitule l'essentiel de cette méthode en trois points: « 1. Extrême attention portée aux problèmes de techniques d'expression; 2. Conscience du rôle vital, créateur du style dans l'œuvre; 3. Recherche, dans l'œuvre d'art, de ce qui constitue sa spécificité, son apport propre et inaliénable ». (110) L'autre aspect de la méthode critique

de Sainte-Beuve sont « une pente historicienne, voire anecdotique, un goût pour l'enquête de mœurs et l'analyse psychologique » (111) qui se manifestent très souvent dans ses écrits. Ce n'est donc qu'à un seul aspect de l'œuvre de Sainte-Beuve qu'on peut rattacher ce qu'on appelle la critique univresitaire. En mettant un signe d'égalité entre les deux, on simplifie et trahit l'apport du critique à l'évolution de sa discipline.

Les quatre exposés qui restent traitent des problèmes généraux de la critique littéraire et s'éloignent du sujet du colloque. M. Michel Otten a intitulé sa communication « Proust et Sainte-Beuve » (pp. 95—103) mais il parle plutôt de la conception proustienne de l'art et de la critique. La différence entre les deux auteurs se manifeste surtout, pour M. Otten, dans leurs idées différentes sur le rôle de l'inspiration et du travail littéraire et sur la nécessité de l'intuition qui, d'après Proust, devrait guider le critique littéraire. M. Maurice-Jean Lefebvre parle de « Critique et imagination » (pp. 137—145), M. Henri Weber donne une revue de l'« Evolution de la critique littéraire marxiste » (pp. 147—171) et M. Henri Mitterand rappelle certains problèmes d'un sujet séduisant, « Structuralisme linguistique et critique littéraire » (pp. 173—193).

Dans les remarques précédentes, nous nous sommes concentré sur les exposés dont le sujet étaient différents aspects des activités et de la méthode critique de Sainte-Beuve. On voit de plus en plus clairement que Sainte-Beuve n'est pas un auteur qu'on pourrait maltraiter et dont on pourrait chasser les idées du domaine de la critique moderne par quelques observations railleuses ou scandalisées. Sainte-Beuve reste toujours un critique dont il faut considérer l'œuvre avec sérieux, parce que, comme l'a dit M. Antoine, on n'a « guère signalé ni même identifié jusqu'à présent » toutes ses tendances. (108) Le grand mérite du colloque de Liège est d'avoir rappelé certains de ses aspects qui, dans les débats actuels sur la critique littéraire, échappent parfois aux esprits trop échauffés par la verve polémique.

Jaroslav Fryčer

*Internationale Bibliographie zur deutschen Klassik. 1750—1850*, Folgen 11/12—18/II. Bearbeitet von Hans Henning und Siegfried Seifert (ab 17/I von Georg Kretschmer und Siegfried Seifert). Hrsg. von den Nationalen Forschungs- und Gedenkstätten der klassischen deutschen Literatur in Weimar (1970—1973, 2605 S.).

1957 veröffentlichte W. Julius in der Zeitschrift *Weimarer Beiträge* ein Verzeichnis der deutschsprachigen Hochschulschriften, die von 1945 bis 1953 zur deutschen Literatur von der Aufklärung bis zur Revolution 1848 vorgelegt worden waren. Für den Zeitraum von 1954 bis 1959 erschien in derselben Zeitschrift in 9 Folgen eine Bibliographie für die gleiche literaturgeschichtliche Periode von G. Wilhelm, in der auch Bücher und Zeitschriftenaufsätze erfaßt waren, allerdings ebenfalls nur deutschsprachige. Dieser Bibliographie folgten wieder in den *Weimarer Beiträgen* die Folgen 1—10 der *Internationalen Bibliographie zur deutschen Klassik. 1750—1850* (künftig: *IBK*), und zwar von 1960 bis 1964 in halbjährlichem Abstand. Hier ist deren Fortsetzung zu besprechen. Die *IBK* erscheint für den Berichtszeitraum ab 1964 seit Folge 11/12 selbständig, bis Folge 16 in jährlichem, ab Folge 17/I in halbjährlichem Abstand.

Ihre wissenschaftliche Bedeutung ist außerordentlich hoch einzuschätzen. Für sie werden die deutschsprachigen und ausländischen Nationalbibliographien, die relevanten Zeitschriften und einige Tageszeitungen laufend ausgewertet. Durch die Zusammenarbeit mit bedeutenden Bibliotheken sozialistischer Länder wird sie den Ansprüchen der internationalen marxistisch-leninistischen Literaturwissenschaft voll gerecht. Entsprechend ist sie von hoher Bedeutung für die gesamte internationale Forschung und die Internationalisierung der Forschung zur deutschsprachigen Literatur von 1750 bis 1850. Es gibt keine Bibliographie für diesen Zeitraum, die ihr an Akribie und Vollständigkeit gleichkommt. Neben selbständigen Veröffentlichungen und Aufsätzen werden auch ungedruckte Dissertationen und Habilitationsschriften, Reprints, Microcards, Schallplatten und dichterische Werke über einzelne Autoren erfaßt. Mit der Breite des Materials verdient die Breite des bibliographierten Zeitraums hervorgehoben zu werden. Seine Grenzen bilden die Jahre 1750 und 1850, aber nicht in einem starren Sinn. So sind von und über Autoren, die nach 1750 publizierten, auch diejenigen Veröffentlichungen erfaßt, die zuvor erschienen bzw. sich auf solche beziehen. Der Titel der *IBK* ist allerdings eher geeignet, die Fülle des bibliographierten Materials zu verdecken als zu verdeutlichen. Er impliziert einen sehr